



Les rêves urbains du capitalisme

Matthieu Giroud

Recensé : Marc Berdet. 2013. *Fantasmagories du capital. L'invention de la ville-marchandise*, Paris, La Découverte, coll. Zones, 265 p.

La ville transformée en marchandise serait devenue l'un des piliers d'un ordre social et urbain occultant les oppressions, contenant les utopies et leurs élans révolutionnaires. Marc Berdet raconte l'histoire de cette transformation progressive, pour mieux en faire la critique.

Comment la ville-marchandise s'est-elle progressivement muée au cours des trois derniers siècles en ville-marchandise ? Telle est la question que pose le sociologue Marc Berdet dans un essai critique stimulant et original, *Fantasmagories du capital. L'invention de la ville-marchandise*. Walter Benjamin aurait élaboré la notion de fantasmagorie pour « faire du *monde imaginaire du capitalisme* un objet privilégié de la théorie critique » (p. 9). Pour M. Berdet, ce sont en effet de multiples fantasmagories du capital qui, depuis un peu plus de deux siècles, contribuent à l'invention de la ville-marchandise, à savoir une ville qui pour mieux vendre et faire consommer se mue elle-même en marchandise. Il s'agit moins dans cet ouvrage de considérer la ville comme un produit de consommation pris dans le tourbillon d'un marché urbain international, et dont il faudrait à tout prix faire la publicité, la promotion et le marketing, que de penser la ville, ou plus précisément certains de ses lieux, comme des mondes dédiés à la glorification de la marchandise.

Celle-ci se décline dans la topographie de ces lieux (dans les plans des parcs de Disney ou des grands centres commerciaux), dans leur morphologie (l'exemple de *Big Duck*, un restaurant en forme de canard, bâti en 1931 à Long Island), mais aussi dans les univers oniriques parallèles auxquels ils donnent naturellement mais sélectivement accès. Car pour M. Berdet, les fantasmagories du capital sont des « lieux clos saturés d'imaginaires », des « réservoirs collectifs » qui seraient « communs aux visiteurs des Expositions universelles du XIX^e siècle, aux joueurs captivés par les néons de Las Vegas au XX^e siècle et aux badauds fascinés par les galeries commerciales du XXI^e siècle » (p. 8). Les fantasmagories du capital sont à la fois des lieux géographiquement situés, dont l'emblème contemporain serait le centre commercial, et leurs avatars a-géographiques et fictifs, que leurs concepteurs font planer dans et par delà les têtes des usagers.

La visite d'un musée des horreurs ?

Pour saisir l'invention de cette ville-marchandise, l'auteur nous convie à une « visite guidée, à la fois promenade urbaine et voyage dans le temps » (p. 9). L'ouvrage se structure ainsi autour de deux grands principes. Le premier est chronologique et se traduit en trois parties consacrées respectivement aux fantasmagories dites prémodernes, modernes et postmodernes. Les fantasmagories prémodernes sont vite éludées car, restreintes à des espaces confinés (comme le couvent des Capucines ou le château d'Otrante), elles ne se projettent jamais à l'échelle de la ville, et cela avant tout parce qu'elles sont encore indépendantes des logiques du capitalisme marchand (p. 15). Dans les deux autres périodes, moderne et postmoderne, la déambulation proposée par

l'auteur nous emmène dans un ensemble de lieux emblématiques produits par différents âges du développement et de l'imaginaire marchands. Ainsi, pour la période moderne, le lecteur se retrouve successivement projeté dans les dédales du Palais-Royal, des passages marchands et des grands magasins parisiens, dans les travées du Crystal Palace à Londres, ou encore sur les boulevards du Paris haussmannien.

Cette visite n'est pas sans rappeler celle qu'effectue Walter Benjamin dans *Paris, capitale du XIX^e siècle* (1989). En fin connaisseur de l'œuvre du philosophe allemand (voir Berdet 2009), M. Berdet en propose ici une relecture qui insiste sur les possibilités d'actualisation de sa pensée. Les déambulations de l'auteur dans les allées des parcs de loisirs conçus à la gloire de Disney, dans celles des principaux centres commerciaux, comme le *Mall of America*, mais aussi sur les voies urbaines de Las Vegas prolongent ainsi celles de Benjamin. Tous ces espaces sont appréhendés comme des « strates fantasmagoriques caractéristiques de leur époque ». Ils constituent autant de « rébus qui amalgament des éléments de la réalité extérieure, l'intérêt d'une classe dominante et l'inconscient de toutes les classes » (p. 9). Pour aider à résoudre ces énigmes, M. Berdet organise une véritable « visite guidée » puisque - et c'est là le second principe structurant l'ouvrage - chaque lieu, chacune de ces fantasmagories du capital marchand, contenant en son sein les éléments de sa propre négation, est associé à l'un des « antihéros » du « grand récit de la marchandisation de la ville » (p. 9). Ainsi, le lecteur peut-il s'engager, sans doute rassuré, dans une longue déambulation en compagnie de Robespierre, Fourier, Marx, Blanqui, Breton, Eisenstein, Gropius ou encore Ken Kesey ; une déambulation qui s'apparente toutefois *in fine* davantage à la visite d'un musée des horreurs qu'à une paisible promenade urbaine.

Entre interprétation des rêves et matérialisme topographique

Ici réside pourtant un premier écueil de l'ouvrage puisque finalement très peu d'éléments nous sont donnés sur les choix qui ont guidé l'auteur pour sélectionner ces fantasmagories et les différents antihéros (pourquoi avoir choisi Las Vegas et non pas Dubaï ? Pourquoi Kesey plutôt que Baudrillard, Hal Foster, voire même Scorsese ? Michael Moore n'aurait-il pas fait un possible antihéros ?). De manière plus générale, M. Berdet reste assez implicite sur sa démarche d'analyse et surtout sur certains choix méthodologiques. La proposition de déchiffrer ces espaces « comme on interprète un rêve » (p. 9) reste trop abstraite, tandis que celle, plus stimulante, de suivre les pistes d'un « matérialisme topographique » (p. 263) n'arrive que trop tardivement dans une conclusion certes limpide mais trop expéditive. On y apprend que ce matérialisme topographique consiste à chercher « dans le décors même ce que celui-ci dissimule » (p. 265). Il s'agirait d'articuler dans l'analyse trois formes de topographie que l'auteur appelle architectonique, mythologique et anthropocentrique. Dans une note de bas de page de la conclusion, l'auteur précise sans vraiment le justifier que ce matérialisme topographique pourrait se situer entre le matérialisme géographique de David Harvey (2012), le matérialisme cartographique de Karl Schlögel (2012) et le matérialisme sémiologique de Louis Marin (1971)... Pour que M. Berdet donne toute son ampleur – et sa rigueur – à son analyse, il aurait sans doute fallu qu'un tel positionnement soit davantage explicité et surtout exposé plus en amont dans l'ouvrage.

Cela aurait sans doute aussi aidé à mieux comprendre pourquoi l'auteur mobilise un matériau très riche, mais extrêmement hétéroclite, relevant de champs aussi variés que l'histoire, la philosophie, l'anthropologie, l'économie, la géographie, l'architecture, le cinéma, l'art, la littérature, etc. Rien n'est réellement dit sur la manière dont l'auteur articule les différentes sources et les différents corpus d'information aux statuts pourtant extrêmement différents puisque on y trouve aussi bien des observations réalisées par l'auteur (au Disneyland de Marne-la-Vallée par exemple), des documents inédits comme, plus nombreuses, des sources de seconde main. Au total, un seul chapitre, celui consacré au *Mall of America*, explicite clairement le matériau mobilisé par l'auteur pour son analyse.

Quoi qu'il en soit, la « visite guidée » que propose M. Berdet pour mieux comprendre l'invention de la ville-marchandise apparaît tout à fait inédite et le lecteur appréciera de pouvoir la réaliser à sa façon. Il existe en effet plusieurs niveaux de lecture possibles de ce livre : par période, par fantasmagories du capital, par antihéros, par couple fantasmagorie/antihéros. Le niveau le plus exigeant restant bien entendu celui qui consiste à trouver les liens, les passerelles, les continuités et les ruptures qui marquent éventuellement le passage d'une époque à l'autre, d'une fantasmagorie à l'autre, d'un antihéros à l'autre, d'un contexte géographique à l'autre. À cet égard, l'ouvrage n'apparaît pas assez systématique dans certaines de ses analyses. L'auteur ne guide en effet pas toujours suffisamment le lecteur lors de ces passages qui imposent *in fine* de parvenir à articuler une dynamique historique avec des contextualisations géographiques. On peut se demander par exemple pourquoi M. Berdet n'est pas plus clair dans la manière dont il mobilise certains acquis d'un chapitre à l'autre ou d'une période à l'autre ? Comme si l'invention de la ville-marchandise devait se deviner plutôt que se lire explicitement. Comme si l'ouvrage avait été aussi pensé, c'est en tout cas l'interprétation que nous en faisons, comme une fantasmagorie, mais d'un autre type, critique cette fois...

Les fantasmagories du capital marchand, fondations de l'ordre social ?

Que délivre donc cette fantasmagorie critique de la ville ? En premier lieu que les fantasmagories du capital s'inscrivent dans une généalogie qui, tout en révélant des seuils et des bifurcations, témoigne aussi d'une ville-marchandise qui s'invente dans la continuité. La faille semble être par exemple importante entre les fantasmagories modernes et postmodernes : les secondes se distingueraient des premières par un espace réel davantage structuré et polarisé entre plusieurs espaces-temps (p. 196), par une abondance de signes et par une plus forte fondation symbolique (p. 210), mais aussi par une absence d'imagination dans l'usage des symboles (p. 241). Les fantasmagories postmodernes s'opposent aussi à leurs antécédentes par le refus proclamé du modernisme architectural, du fonctionnalisme, de l'absence d'ornement et de thème historique accolé à l'espace urbain (p. 255). Pourtant, on apprend ailleurs dans l'ouvrage que « les Expositions Universelles préparent les grands magasins, les parcs d'attraction et les centres commerciaux » (p. 74), que la « déambulation irrationnelle dans l'espace du Crystal Palace de l'Exposition Universelle de Londres de 1851 prépare à celle des *shopping malls* » (p. 87). Les fantasmagories du capital se sédimentent et se superposent. Certaines tombent dans l'oubli (comme celle de Victor Gruen inventeur en 1956 du premier centre commercial à l'architecture introvertie) ; d'autres, au contraire, muent et se renouvellent, toujours plus innovantes et sophistiquées, dans le sillage et la cadence de l'appétit exponentiel des acteurs marchands.

Dans cette dynamique complexe de ruptures et de continuités, la fantasmagorie critique de M. Berdet s'accroche à un unique fil rouge : les fantasmagories du capital sont toutes des garantes de l'ordre social. Depuis plus de deux siècles, le capital n'a eu de cesse d'inventer des lieux qui, « sur fond de règne de la marchandise, refoulent leur origine économique en vue de canaliser les plaisirs individuels et collectifs » (p. 8). Dans un déni des contextes économique et politique, les fantasmagories du capital rejetteraient ainsi « le réel et son activité essentielle : production et consommation, plus-value et gaspillage, exploitation des ressources naturelles et aliénation des hommes » (p. 166). Il leur faut aveugler, « fermer les yeux terrifiés par le présent » (p. 61), et le meilleur moyen d'y parvenir est bien évidemment d'illuminer et d'éblouir.

Dans l'Exposition Universelle londonienne de 1851, dans le Paris haussmannien du XIX^e, dans les *malls*, *lifestyle centers* et autres *festival marketplaces*, les valeurs d'usage et, plus étonnamment, d'échange des produits disparaissent au profit de leur esthétisation et de leur mise en scène, que ce soit dans une « nature idyllique », un « passé idéal », un « futur légendaire » ou encore dans un « présent luxueux » (p. 221). L'imaginaire transfigure ici les marchandises en objets fétiches qui, dans un « espace de jouissance balisé » (p. 181), font alors « vibrer les cordes d'un désir irrationnel » (p. 69). Mais les cordes du désir ne vibrent pas pour tout le monde, puisque

l'imaginaire et les dispositifs de contrôle (architecture et design, surveillance, accessibilité ou tarification) sur lesquels s'appuient les fantasmagories du capital favorisent l'exclusion et la ségrégation sociales.

Pour M. Berdet, ces fantasmagories sont même profondément réactionnaires en ce qu'elles entretiennent les rapports de domination – en offrant des visions de pacification sociale qui occultent toute forme d'oppression (les drames de la colonisation sont absents du Crystal Palace, tout comme ceux de la fondation des USA à Disneyland ou Las Vegas) –, et parce qu'elles ont comme objectif de contenir les utopies et leurs élans révolutionnaires. À Disneyland par exemple, « l'utopie du matriarcat, de l'économie primitive, du carnaval, de l'abolition des classes, de l'harmonie de la nature et de la technique, et du plaisir libéré est enclose, clôturée sur elle-même, coupée de ses élans critiques » (p. 182). Parce qu'elles refoulent les contextes et refusent le réel, les fantasmagories du capital constitueraient alors autant d'utopies « dégénérées » et « frustrées ». La subversion, voire le renversement, de ces fantasmagories est donc le plus souvent à trouver ailleurs qu'en elles-mêmes. Elle est présente dans les fantasmagories surréalistes, dans celles du Paris angoissant de Meryon, de Daumier ou encore de Baudelaire qui offriront un des cadres à la Commune de 1871, dans l'œuvre de Proust qui se barricade chez lui, au 102 boulevard Haussmann, pour échapper aux fantasmagories haussmanniennes. On la trouve aussi dans les vestiges des centres commerciaux ruinés par la crise et la spéculation...

Tout en reconnaissant l'existence des ces contre-fantasmagories subversives, on peut défendre aussi l'idée que le potentiel de subversion des fantasmagories du capital se situe aussi, dans une certaine mesure, en leur sein. Pour démontrer cela, il faudrait porter davantage attention aux usagers des lieux de la ville–marchandise, à l'observation fine de leurs pratiques, à l'analyse de leurs représentations et de leurs intentions. Car si la « visite guidée » proposée reste passionnante, force est de constater que le lecteur rencontrera le plus souvent des citoyens passifs, simples consommateurs automates, victimes des fantasmagories du capital, mais aussi et surtout d'eux mêmes. Les usagers de la ville–marchandise, qui n'appartiennent pas tous aux classes dominantes, ont aussi leur mot à dire ! Suivre une telle perspective procurerait sans nul doute une vision complémentaire de l'horizon urbain que nous promet M. Berdet, et que d'aucuns (voir Zukin 1991) nomment « marchandisation », « vegasisation », « disneyfication »...

Bibliographie

- Benjamin, W. 1989. *Paris, capitale du XIX^e siècle. Le livre des passages*, Paris : Éditions du Cerf.
- Berdet, M. 2009. *Mouvement social et fantasmagories dans « Paris, capitale du XIX^e siècle ». La démarche historico-sociologique d'un chiffonnier*, Thèse de doctorat en sociologie, Universités Paris I Panthéon-Sorbonne et Paris VII Denis-Diderot.
- Harvey, D. 2012. *Paris, capitale de la modernité*, Paris : Les Prairies ordinaires.
- Schlögel, K. 2012. *Moscow, 1937*, Cambridge : Polity Press.
- Marin, L. 1971. *Études sémiologiques. Écritures, peintures*, Paris : Klincksieck.
- Zukin, S. 1991. *Landscapes of power. From Detroit to Disney World*, Berkeley : University of California Press.

Matthieu Giroud est maître de conférences en géographie à l'université Paris Est Marne-la-Vallée. Il est membre du laboratoire Analyse Comparée des Pouvoirs et est associé au Centre de Recherche sur l'Habitat (UMR Lavue). Ses recherches portent sur les formes de résistance à la gentrification, et plus globalement sur les effets des mobilités spatiales (quotidiennes, résidentielles, migrations) sur les recompositions urbaines.

Il a récemment publié « Usages des espaces rénovés et continuités populaires en centre ancien » (*Espaces et sociétés*, vol. 144-145, n° 1-2, 2011) et, avec B. Grésillon, « Devenir capitale

européenne de la culture : principes, enjeux et nouvelle donne concurrentielle » (*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 55, n°155, 2011). Il a participé à la rédaction d'un ouvrage sur les circulations inter-métropolitaines, avec H. Dubucs, F. Dureau et C. Imbert (Armand Colin, 2014, à paraître) et a coordonné la traduction de l'ouvrage de David Harvey *Paris, capitale de la modernité* (Éditions des Prairies ordinaires, 2012).

Pour citer cet article :

Matthieu Giroud, « Les rêves urbains du capitalisme », *Métropolitiques*, 17 mai 2013.
URL : <http://www.metropolitiques.eu/Les-reves-urbains-du-capitalisme.html>.